

# Un chemin de liberté

Qu'il est difficile de devenir un homme ou une femme! Il n'est pas trop de toute une vie pour essayer d'y parvenir. Tout n'est pas donné au départ. Enfant, je suis comme une plante fragile exposée à tous les vents. Je ne deviens moi-même que par la rencontre des autres. Quelle aventure!

Les institutions que nous fréquentons cherchent souvent à se protéger. Elles forment leurs sujets à l'obéissance et les rendent, si possible, conformes à ce qu'il faut penser et faire. Elles redoutent les gens libres qui les remettraient en cause. Heureusement pour ces institutions, il n'y en a pas beaucoup!

Je n'oublierai jamais la rencontre que j'ai eue avec Dominique et Jean-Marie, par un matin ensoleillé, dans leur maison de Provence. En les écoutant, je comprenais que l'Institution les avait utilisés, à certaines étapes de leur vie, pour des tâches auxquelles ils n'étaient ni faits ni préparés. Mais toujours je percevais chez eux une volonté de retrouver la vie, de partager la vie des gens en difficulté, avec cette prise de distance par rapport à tout ce qui est encadrement, structure, autorité. J'avais en face de moi des voyageurs dont la vocation était la rencontre.

C'est en cela que leur histoire est passionnante. Ils n'ont pas fait des choix faciles. La solidarité avec ceux que la société délaisse les a conduits à combattre l'injustice.

Comment se fait-il que les oppositions, les échecs, les délations ne les aient pas découragés et réduits au silence? L'amour les a fait tenir debout. Au fil des ans, ils ont grandi en humanité.

Y a-t-il eu, dans leurs vies si remplies, du temps perdu, des occasions manquées, des tâches inutiles? L'essentiel est ailleurs. Tous deux sont devenus libres.

Quand on donne sa vie, jour après jour, on donne la vie. Donner sa vie pour donner la vie: voilà la Pâque. La Pâque qui ne cesse de nous faire passer de la mort à la vie.

*Paris, Pâques 2005*

**Jacques Gaillot**  
**Évêque de Parténia**



C'EST À BROQUIÈS, petit village de l'Aveyron, que se trouvait le nid familial des Vialaret, plus précisément au lieu-dit « la Case ». Un endroit perché à une centaine de mètres au-dessus de la vallée du Tarn. Le climat y est rude. Par un travail opiniâtre, la terre mise en culture parvenait à produire de la vigne et quelques céréales. La châtaigneraie, fort utile, servait aussi bien à l'alimentation de l'homme que du bétail. On y élevait des moutons, et le lait des brebis était réservé à l'industrie fromagère de Roquefort.

Vers 1870, une maison fort modeste y abritait le père, la mère, et leurs cinq enfants. Tous des garçons. La guerre survint, et le père fut tué au combat. Sa veuve resta seule pour élever sa progéniture. Bien que peu instruite, cette femme intelligente est habitée par une ambition : donner une bonne éducation à ses fils et les arracher à cette terre qui les nourrit trop chichement. Pour cela, elle les envoya en pension à Saint-Affrique, chez les Frères de Saint-Viateur. Leur réputation était excellente. De plus, au vu des maigres ressources de la veuve, ils acceptaient les enfants gratuitement. Pour les bons Frères, c'était un investissement à long terme. Ils se constituaient ainsi une pépinière de jeunes recrues pour leur congrégation.

C'est ainsi que le petit Germain Vialaret, âgé de huit ans à la mort de son père, fut modelé par ses maîtres. Mis sur les rails de la vie religieuse, tout naturellement, il fut conduit à s'y engager, et à prononcer ses vœux. Après ses études, il devint instituteur, comme ses frères. Grâce à une volonté tenace et maintes privations, le projet maternel prit corps. Les cinq garçons devinrent enseignants.

Germain fut envoyé au collège Saint-Jean, à Périgueux. Parmi ses élèves, il remarqua deux orphelins : André et Edmond Mercier-Lachapelle. Intelligents et spontanés, ils avaient attiré la sympathie de leur maître. Ils vivaient chez leur tante Louise. À quarante ans, elle était encore célibataire. Sa mère infirme requérait une présence presque constante auprès d'elle. Louise avait renoncé à se marier, d'autant plus que ces deux neveux lui étaient tombés du ciel.

Pour subvenir aux besoins de la famille, elle tenait une petite mercerie. Consciente de sa responsabilité, elle s'informait régulièrement de la marche des études de ces deux enfants. André, le cadet, et le plus déluré, insistait beaucoup pour qu'elle rencontre son maître. Cela lui parut logique. Malicieux, le gamin eut l'intuition que son plan allait réussir.

Effectivement, Germain fut ébloui par cette jeune femme gracieuse et volubile. Si bien que ce grand timide en tomba amoureux. En toute logique, il se fit relever de ses vœux, et se maria en 1912. Il avait cinquante ans, et elle, quarante et un.

Rapidement, deux enfants vinrent peupler ce foyer, Marie-Thérèse, en 1913, et Jean-Marie, le 24 mars 1915. Sous le signe du Bélier, cet animal impétueux qui, tête baissée, fonce sur l'obstacle.

Germain trouva un emploi d'instituteur à l'école diocésaine, plus connue sous le nom d'école cathédrale à Périgueux, rue du Calvaire. Le couple s'y installa. Jusque-là, son institut religieux avait épargné à Germain les soucis d'argent. La communauté pour-

voyait à tous ses besoins. Or, pour la première fois de sa vie, il toucha un salaire : cent francs par mois. Il ne réalisait pas bien ce que cela représentait. Bien vite, il dut se rendre à l'évidence. C'était nettement insuffisant pour nourrir six personnes. Il fallait trouver de nouvelles ressources. Pour cela, l'ingénieuse Louise ouvrit leur logement à quelques pensionnaires, qu'elle nourrissait et blanchissait. De son côté, Germain cultivait un petit jardin de légumes. Grâce à ces efforts, la famille vivait pauvre, mais heureuse. Les enfants grandissaient, entourés d'une chaude affection, et s'épanouissaient.

Tout naturellement, leurs jeux reflétaient l'atmosphère religieuse qui les entourait. Au deuxième étage de la maison, l'escalier se terminait par un palier en cul-de-sac. C'était le lieu privilégié de leurs rassemblements. Avec sa sœur Marie-Thérèse et les enfants pensionnaires, Jean-Marie organisait des réunions de prière, avec force chants et processions. Puis, un jour, il improvisa un petit autel et imita le curé à la messe.

Il faut dire que cette école libre était fréquentée assidûment par nombre de curés et de bonnes Sœurs. Aussi, l'ambiance pieuse y était-elle surchauffée !

De plus, les grands-parents maternels tenaient une épicerie, rue Louis Blanc, juste en face de la maison des Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Leurs relations avec les religieuses étaient des plus cordiales.

Cerné par tant de soutanes et de cornettes, comment le bambin pouvait-il échapper à leur influence ? Il était littéralement fasciné par un certain Père Tardieu. Cette montagne de chairs de cent vingt-cinq kilos dirigeait magistralement le chœur de chant à la cathédrale Saint-Front. Le jour de la béatification de

Louise de Marillac, il présenta, avec brio, la vie de saint Vincent de Paul qui, pour le service des pauvres, avait créé la Congrégation des Lazaristes, et les Filles de la Charité. Le petit Jean-Marie l'écoutait avec ravissement et, du haut de ses cinq ans, il déclara avec assurance :

- Je veux être missionnaire et j'irai à Madagascar.

Un jour, le Vicaire de la Cathédrale rend visite à la classe enfantine. Pour stimuler les bambins, il lance un concours :

- Celui qui récitera le mieux le *Je vous salue Marie*, recevra un prix.

En entendant les récitations tâtonnantes et trébuchantes de ses copains, Jean-Marie piaffe d'impatience (déjà !). Lui, il le sait par cœur. On le dit tous les soirs, en famille. Arrivé à son tour, sûr de lui, il le déclame d'un trait, à la perfection. C'est lui qui gagne le concours. Rouge de satisfaction, il reçoit sa récompense : une précieuse pièce de 25 centimes, frappée tout récemment, autrement dit, cinq sous de l'époque. Il n'est pas peu fier !

EN ATTENDANT, les vacances d'été approchaient. C'était toujours une période critique pour la famille. Du 14 juillet au 1<sup>er</sup> octobre, plus de pensionnaires, mais plus de salaire non plus. C'est alors que le précaire équilibre du budget familial s'effondrait. Malgré sa timidité, Germain se résolut à demander une augmentation. De multiples démarches auprès des autorités se heurtèrent à l'insensibilité des clercs, face à la situation critique de l'un de leurs employés.

Finalement, il obtint un rendez-vous avec l'évêque, son patron. Ce rural, peu habitué aux mondanités, se sentit tout de suite mal à l'aise dans ce salon cossu. Toutes ces tentures de velours pourpre assorties aux confortables fauteuils. Cette profusion d'argenterie qui étincelait. Et surtout, le regard hautain des prélats en dentelle qui le toisaient du haut de leurs cadres dorés. Il n'en fallait pas plus pour lui faire perdre contenance.

Imposant, dans sa robe violette, l'évêque entra, calotte en tête. Tout en écoutant la requête de l'instituteur, sa main, ornée d'une grosse améthyste, caressait les boucles du petit Jean-Marie. Puis, la réponse tomba, tranchante :

- C'est impossible ! Les finances de l'évêché ne peuvent se permettre une telle dépense.

L'idée même qu'un salaire dérisoire ne suffisait pas pour faire vivre cette famille, dépassait l'entendement de ce nanti, fils d'un puissant morutier, qui possédait l'une des plus grosses fortunes du Sud-Ouest. Et il donna congé, sans plus s'attarder.

Consterné, le couple se rendait à l'évidence. « Les enfants grandissent. Leurs besoins aussi. Nous ne pouvons pas continuer à vivre à Périgueux. » Que